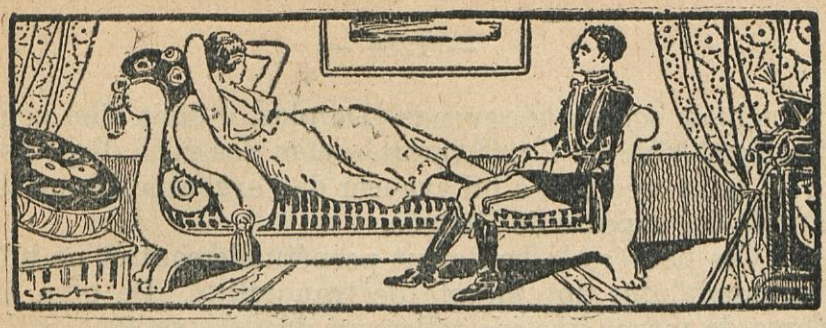
Fascicule N° 41. Prix : 1 fr. 20.
Belgique : 1 fr. 50.

Et il se leva pour donner une chaise au Conseiller..... (Page 1222).

manioc.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane



Chapitre CLXXX.

DANS LES FILETS

Le colonel Esterhazy continuait de passer la plupart de ses nuits dans de mauvais lieux, mais maintenant, ce n'était plus tant pour se divertir que pour échapper aux assauts de ses créanciers qui le harcelaient plus impitoyablement que jamais et qui, dès les premières heures du matin, venaient carillonner à sa porte.

Néanmoins, jusqu'alors, il ne lui était, en somme, rien arrivé de bien terrible. Tant bien que mal, il s'arrangeait et continuait de dépenser l'argent à pleines mains. Il avait d'ailleurs réussi à faire payer quelques-unes de ses dettes par son beau-père, mais cela n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan.

En outre, au Ministère de la Guerre, le sol commençait à s'effondrer sous ses pieds Pour des raisons que nous avons déjà exposées, le général Boisdeffre répugnait à l'inculper de trahison, mais on allait probablement le prier, un jour ou l'autre de renonçer à son grade de colonel et de quitter l'armée.

Si cela arrivait, il allait se trouver dans une situation intenable, parce qu'il ne serait plus, alors, en mesure de se procurer des copies de documents secrets pour les vendre à l'attaché militaire allemand, ce qui constituait sa

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

principale source de revenus. De plus, il était bien peu vraisemblable qu'il trouverait encore des gens disposés à lui faire crédit ou à lui avancer de l'argent après qu'il aurait été expulsé de l'armée.

Ces pensées le hantaient perpétuellement et ne lui laissaient plus une minute de tranquillité. De plus, à force de mener une vie tellement déréglé, sa santé s'était complètement perdue.

Un matin où, par exception, il se trouvait chez lui, il entendit que l'on sonnait à la porte d'entrée de l'appartement. Le domestique était sur le point d'aller ouvrir, mais le traître le retint en chuchottant :

— Ce doit sûrement être encore un de ces maudits créanciers !... N'ouvrez pas... Et ne faites pas de bruit, surtout... Comme ça, il pensera qu'il n'y a personne à la maison et il s'en ira.....

Mais, cette fois, il se trompait, car le visiteur, bien loin de s'en aller, se mit à sonner de plus en plus fort et à donner de grands coups de poing sur la porte, si bien que quelques voisins, intrigués par tout ce vacarme sortirent sur le palier pour voir ce qui se passait.

Exaspéré, le colonel se leva d'un bond du fauteuil dans lequel il était assis et alla ouvrir lui-même.

— Est-ce que vous êtes fou ? rugit-il, avant même d'avoir vu qui était le visiteur. Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ?

— Il faut croire que ce ne sont pas de si mauvaises manières, Monsieur le colonel, répondit l'autre, puisque j'ai finalement réussi à me faire ouvrir !

— Et après ?... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux être payé.....

— Je n'ai pas d'argent à vous donner.....

Esterhazy était déjà sur le point de refermer la porte, mais l'audacieux créancier avança prestement son pied et l'en empêcha.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Esterhazy devint rouge de colère.

— Fichez le camp ! cria-t'il. Je vous dis que je n'ai pas d'argent !

Mais l'homme le repoussa délibérement et pénétra dans l'anti-chambre.

— Monsieur le colonel, dit-il d'un ton ferme et décidé, je vous apporte la note pour les uniformes et les costumes civils que je vous ai faits..... Si vous ne pouvez me payer le tout aujourd'hui, j'exige tout au moins que vous me donniez un acompte, car j'ai appris que vous avez commandé votre uniforme chez un de mes concurrents.....

— C'est de votre faute..... Puisque vous ne vouliez plus me faire crédit, il fallait bien que je m'adresse ailleurs !

—Je n'ai pas envie de plaisanter, Monsieur le colonel... Voila trois semaines que je viens ici tous les jours sans pouvoir vous trouver... Cette fois, je suis bien décidé à ne pas m'en aller avant d'avoir reçu de l'argent.....

— Je ne peux quand même pas vous donner ce que je n'ai pas ! s'exclama Esterhazy en levant les bras au ciel. Ayez encore un peu de patience... Je dois bientôt toucher une somme importante et je pourrai vous payer votre note jusqu'au dernier centime.....

— Vous m'avez raconté trop souvent la même histoire, Monsieur le colonel... Si vraiment vous n'avez pas d'argent ici, je veux bien vous accorder encore un délai de quelques heures, mais pas davantage..... Si vous ne me payez pas ce soir, je porterai plainte contre vous aux autorités militaires.....

Et, sans attendre la réponse du misérable, le tailleur fit demi tour et s'en fut.

Esterhazy aurait voulu le retenir et il le suivit dans l'escalier pour lui demander d'attendre encore une ou deux semaines, mais l'autre ne daigna pas lui répondre.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Attérré, le traître rentra dans l'appartement et s'assit devant la table où le domestique venait de lui servir son déjeuner. Mais il ne put pour ainsi dire pas avaler une bouchée.

Finalement, il rejeta sa serviette et se laissa de nouveau tomber dans un fauteuil. Il y resta pendant au moins deux heures, plongé dans une espèce de prostration, puis, comme mû par un ressort, il se leva brusquement, s'habilla et sortit.

Encore une fois, il se dirigea vers le quartier où demeurait son beau-père, ainsi que sa femme et ses deux enfants qu'il n'avait pas vus depuis un temps infini.

Il marchait lentement, le dos courbé, se disant que ça allait être bien désagréable de devoir entrer encore une fois dans cette maison avec la mine d'un pêcheur repenti.

Ce serait sans doute une scène de tous les diables !... Le beau-père allait probablement lui jeter à la figure toute espèce de reproches auxquels il ne pourrait même pas répondre.

Cette démarche lui paraissait tellement humiliante que, quand il fut parvenu à quelques pas de la maison, il fut presque sur le point de revenir sur ses pas.

Mais le hasard vint à son secours.

L'hôtel particulier était entouré d'un assez grand jardin dont un côté était clos par une grille et les deux enfants d'Esterhazy étaient justement en train de jouer dans ce jardin quand il passa sur le trottoir d'en face.

Ils le virent immédiatement et, contrairement à ce qu'il aurait cru, ils le reconnurent sans la moindre hésitation.

S'accrochant de leurs petites mains aux barreaux de la grille, ils se mirent à crier de toute leur voix :

— Papa !... Papa !... Bonjour papa !

Le traître s'approcha et entra dans le jardin.

Aussitôt, les deux bambins se jetèrent à son cou et se mirent à l'embrasser avec frénésie.

— Heureusement que tu es revenu ! lui dit le petit garçon. Nous t'attendions depuis si longtemps !

— Oui, ajouta la petite fille. Et maman pleure tout le temps !.... Mais maintenant que tu es revenu, elle va sûrement guérir.....

— Comment ? demanda le misérable, tout étonné. Est-ce que maman est malade ?

— Oui... Il y a déjà longtemps qu'elle ne se lève plus de son lit et grand-père nous dit toujours que nous ne devons pas faire de bruit pour ne pas la déranger..... Le médecin vient tous les jours....

Esterhazy eut la sensation que quelque chose lui serrait le cœur. Il comprenait bien que c'était de chagrin, à cause de lui, que sa femme était tombée malade.

Autant que cela était compatible avec son méprisable caractère, il n'avait pas trop mauvais cœur et il regrettait vraiment que son épouse souffre à cause de lui.

Mais, en même temps, l'incroyable bassesse de son âme lui donnait à penser qu'après tout, cela valait peut-être encore mieux ainsi, parceque son beau-père allait être obligé de le traiter avec quelque ménagement pour ne pas faire de chagrin à sa fille malade !

— Veux-tu que je te conduise auprès de maman ? lui demanda la petite fille. Elle va être bien contente de te voir !

Le traître acquiesça et pénétra dans la maison escorté des deux petits, qui, eux aussi, le protégeaient en quelque sorte, parce que leur grand-père n'aurait sans doute pas osé lui manquer d'égards en leur présence.

D'ailleurs, l'on ne rencontra pas l'industriel, ni dans le vestibule ni dans l'escalier ni dans les corridors. Peut-être n'était-il pas à la maison. Le misérable n'osa pas se renseigner à ce sujet auprès des enfants, de crainte qu'ils

ne courent tout de suite chercher leur grand-père, croyant lui faire un grand plaisir !

En pénétrant dans la chambre de la malade, Esterhazy fut tout étonné de l'accueil glacial que lui fit la jeune femme.

Il s'était attendu à être reçu avec plus d'enthousiasme et il demeura tout décontenancé au milieu de la pièce. Mais les enfants n'avaient rien remarqué de tout cela.

— Tu vois, maman ! s'exclama la petite fille avec exubérance. Nous t'avons ramené papa !.... Maintenant, tu ne pleureras plus, n'est-ce pas ?... Et puis tu vas bientôt guérir !

Et le petit garçon s'écria :

— Maintenant, tu vas rester avec nous, dis, papa ?... Tu ne vas plus t'en aller j'espère ?... Et tu nous emmèneras promener avec toi ?

— Attendez un peu, mes petits enfants, leur dit le traître avec une voix douce. Allez encore jouer un moment dehors... Il faut que je parle à maman... Je vous rappellerai tout à l'heure...

Obéissants et sages, les deux petits se retirèrent.

Alors, la malade se souleva un peu sur ses oreillers et dit d'une voix tellement faible qu'elle était à peine perceptible :

— Tu t'es enfin souvenu de la promesse que tu m'avais faite ?

Esterhazy s'approcha lentement du lit. Il avait fait en sorte de donner à son visage une expression de grande contrition ; s'agenouillant au chevet de son épouse il lui prit la main et y appuya ses lèvres.

— Tu as raison de me faire des reproches Clara, lui dit-il, car je les mérite bien !... Je sais que je suis un vaurien et que je n'ai pas droit à ton indulgence... Mais pense à la prière de Notre Seigneur : « Pardonnez-nous nos

offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé »...

La jeune femme retira vivement sa main et s'exclama :

— De telles paroles, dans la bouche d'un homme comme toi, ne sont pas autre chose qu'un blasphème !

Mais Esterhazy ne se laissa pas impressionner par les paroles de sa femme et il poursuivit sur un ton passionné :

— Clara, je t'en prie... Je te conjure d'avoir pitié de moi !... Laisse parler ton noble cœur et aie pitié de moi !

Clara hocha la tête et répondit tristement :

— Je ne peux pas !

— Je t'assure que cette fois j'ai réellement l'intention de changer, de devenir un autre homme...

La malade eut un triste sourire et murmura :

— Non, Ferdinand... Tu ne peux pas changer... C'est impossible...

Esterhazy prit de nouveau la main de sa femme entre les siennes et implora :

— Essaie de me pardonner encore une fois !

— Tu m'as causé de trop amères désillusions Ferdinand !

— Pour l'amour de nos enfants, Clara, je t'en supplie !

Les yeux de la malheureuse se remplirent de larmes.

Elle demeurait immobile, la tête appuyée sur une pile de coussins.

Elle commençait déjà à se demander si elle devait consentir à un nouveau sacrifice « pour l'amour de ses enfants » comme disait son misérable époux.

Fallait il qu'elle pardonne encore une fois ?

De nouveau, le traître prit la parole.

— Clara ! dit-il. L'amour peut tout pardonner... Pense

combien nous nous sommes aimés et tu trouveras dans cette pensée la force d'oublier les petites difficultés qu'il y a eu entre nous... Ce n'est que l'ardeur de mon sang qui m'a entraîné vers une vie d'aventures, mais maintenant, je suis comme l'homme qui s'est enivré et qui, après que les fumées de l'alcool se sont dissipées, regrette amèrement de s'être laissé aller à boire plus que de raison... Je comprends, maintenant, que le seul bonheur possible, pour un homme, est dans la vie conjugale... C'est pour cela, ma chérie, que je reviens à toi...

Le traître s'arrêta un moment, puis il reprit sur un ton plus grave, avec un air dramatique :

— Ne me chasse pas, Clara, autrement... Je ne sais ce qui arriverait... Je pourrais tomber dans un abîme dont je ne me relèverais plus !... Si quelqu'un peut encore me sauver, Clara, c'est toi... Toi et nos enfants...

Esterhazy s'enivrait littéralement de ses propres paroles et il s'imaginait presque qu'il parlait en toute sincérité, comme ces acteurs qui se mettent tellement bien dans lapeau du personnage qu'ils représentent, qu'il leur arrivent de verser de véritables larmes quand ce personnage est censé de pleurer.

Et, de fait Esterhazy avait assurément fait une erreur en embrassant la carrière militaire car il aurait été beaucoup plus à sa place s'il était devenu comédien !

Encore une fois, il fit tant et si bien qu'il réussit de nouveau à vaincre la résistance de la pauvre Clara.

— Eh bien oui, je te pardonne, Ferdinand, dit-elle.

Le visage transfiguré de joie, le misérable se releva, se pencha vers sa femme et l'embrassa avec toutes les marques de la plus grande tendresse.

Clara, trop honnête elle-même pour être méfiante, croyait que son mari était réellement repenti.

Toute joyeuse, elle passa son bras autour du cou du traître et sussurra doucement :

— Comme ce serait beau de pouvoir reconstruire notre bonheur !

Esterhazy l'embrassa encore, tout en se demandant comment il pourait entrer en matière pour exposer le pressant besoin d'argent où il se trouvait.

En attendant, il continuait de prodiguer à la malade les plus affectueuses paroles.

Et tandis qu'il lui parlait ainsi, la porte s'ouvrit silencieusement, livrant passage au père de la jeune femme.

Stupéfait, l'industriel demeura immobile sur le seuil, ne trouvant pas un mot à dire.

Enfin, après un instant, il s'exclama :

— Que signifie ceci ?

Tout confus, Esterhazy ne savait plus quelle attitude prendre. Mais Clara s'écria sur un ton enthousiaste :

— Papa !.... Ferdinand revient pour toujours avec nous !

— Comment ? Il revient avec nous ?... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?..... Il y a quelques semaines, il m'a juré qu'il ne viendrait plus jamais nous importuner si je payais une partie de ses dettes !....

J'ai payé j'exige qu'il nous laisse tranquilles, maintenant !... Qu'il aille au diable !... Je ne veux plus le voir !

— Mais je lui ai tout pardonné, papa, interrompit la jeune femme.

Le vieux monsieur ne pouvait dissimuler son mécontentement.

— Moi, je ne lui pardonne pas du tout ! s'exclama-t-il. Je ne suis pas aussi naïf que toi... Je ne crois pas à son repentir !

Puis il se tourna vers le traître et lui dit sèchement :

— Venez dans ma chambre... Nous parlerons d'homme à homme...

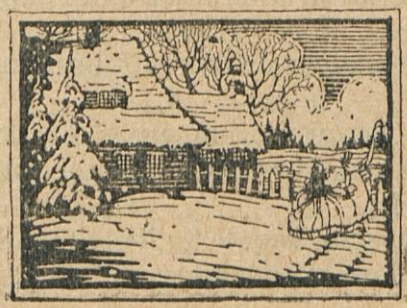
Esterhazy était bien ennuyé, car il comprenait qu'il aurait beaucoup moins facilement raison de son beau-père que de sa femme.

L'industriel était un fort brave homme, mais il n'aimait pas qu'on le prenne pour un imbécile. Il ne demandait pas mieux que d'être bon, mais il préférait réserver sa bonté à ceux qui la méritaient, ou du moins à ceux qui n'en étaient pas trop indignes. Or, il considérait comme une chose absolument prouvée que son gendre n'était pas autre chose qu'un vulgaire coquin.

— Ne sois pas trop sévère envers lui, papa ! supplia la jeune femme, tandis que les deux hommes se dirigeaient vers la porte.

Le cœur d'Esterhazy palpitait avec violence, car il comprenait que tout son avenir pouvait dépendre de la conversation qui allait avoir lieu entre son beau-père et lui.

Néanmoins, malgré son trouble et son inquiétude, il se redressait fièrement et s'efforçait de se donner un air imposant



Chapitre CLXXXI

UNE NOUVELLE TENTATIVE

C'était une belle matinée de mai.

C'était dimanche et beaucoup de gens s'en allaient vers la campagne, afin de profiter du beau temps et de respirer un peu de bon air.

Debout sur le balcon de son appartement, à côté de son beau-frère, Lucie Dreyfus regardait le mouvement de la rue.

— Que j'envie tous ces gens qui vont se promener sans arrière pensée et qui ne pensent qu'à jouir du soleil ! s'exclama tout-à-coup la jeune femme. Et dire que mon pauvre Alfred est toujours là-bas, dans cet enfer !... C'est vraiment incroyable !... Celà ne m'a servi à rien de faire part au général Boisdeffre de mes soupçons au sujet d'Esterhazy... Personne ne veut m'écouter et maintenant, je n'arrive même plus à voir le colonel Picquart qui s'était pourtant dévoué à notre cause au commencement... Je suis allée plusieurs fois chez lui sans pouvoir réussir à le trouver... J'ai presque l'impression qu'il cherche à éviter de me voir...

— C'est ce que t'ai déjà dit il y a longtemps répondit Mathieu... Comme nous n'avons entre les mains aucune preuve matérielle de la culpabilité d'Esterhazy, per-

sonne ne veut prendre tes soupçons au sérieux et, pour éviter des discussions, l'on préfère ne pas en parler. C'est évidemment pour cette raison là que le colonel Picquart aime mieux ne pas te voir...

— A l'Etat-Major, on m'avait pourtant promis de faire une enquête...

— On t'aura promis cela pour se débarrasser de toi... C'est toujours la même histoire !

— Cette petite Leni Roeder a plus de chance que moi! Elle, au moins, pourra bientôt revoir son fiancé, tandis que moi, hélas, Dieu sait quand je reverrai mon mari !

— Il ne faut quand même pas perdre tout espoir, Lucie... A propos, j'ai appris qu'Emile Zola est rentré à Paris depuis hier.... Comme je te le disais l'autre jour, je pense bien qu'il serait susceptible de s'intéresser à notre malheur et c'est un homme qui a une grande influence sur le public, en raison de son prestige de grand écrivain...

— Eh bien, tu devrais aller le voir, Mathieu... Quand on est dans une situation comme celle où nous sommes, il ne faut rien négliger.....

— Je crois que tu ferais mieux d'y aller toi-même, ma chère Lucie...

— Tu crois ?

— J'en suis persuadé... Une femme, en pareil cas, sait souvent se montrer plus éloquente qu'un homme... Rien n'empêche, d'ailleurs que j'aille le voir aussi, mais il me semble qu'il serait préférable que ce soit toi qui lui fasse la première visite.

— Dans ce cas, je ne veux pas attendre un instant de plus, répondit Lucie. Je vais y aller immédiatement...

Et, sans plus hésiter, la jeune femme quitta le balcon, rentra dans sa chambre et se mit à s'habiller pour sortir.

Au moment où elle mettait son chapeau, les deux enfants firent tout-à-coup irruption dans la pièce.

— Tu sors, maman ? demanda Pierrot. Où vas-tu ?

— Je vais voir un monsieur qui pourra peut-être nous aider à faire revenir papa...

Le petit garçon regarda sa mère avec un air d'enthousiasme et s'exclama :

— Emmène-moi avec toi, maman. Moi aussi je veux parler à ce monsieur...

— Et moi aussi, maman ! s'écria la petite fille sur un ton suppliant.

Lucie hésita un instant, puis elle répondit :

— Oui, venez... A nous trois, nous aurons plus de force...

Et elle appela la femme de chambre pour qu'elle apporte les chapeaux et les manteaux des deux petits.

Quand ils furent prêts, elle descendit avec eux et prit une voiture, donnant au cocher l'adresse de la maison d'Emile Zola.

Une demi heure plus tard, toute tremblante d'émotion, elle sonnait à la porte du célèbre écrivain.

Une jeune servante vint ouvrir.

— Je voudrais parler à Monsieur Zola, lui dit Lucie en tirant de son sac une carte de visite. Voulez vous m'annoncer ?

— Je regrette, Madame, répondit la soubrette. Mais Monsieur Zola est en train de travailler et il m'a dit qu'il ne faut pas le déranger.

La pauvre femme sentit son cœur se serrer.

Encore une désillusion après tant d'autres !

Adressant un regard suppliant à la femme de chambre, elle insista :

— J'aurais vraiment besoin de parler à Monsieur Zola, au sujet d'une chose très importante...

— Je ne puis que conseiller à Madame de revenir un autre jour et de parler à Madame Zola qui reçoit habituellement les visiteurs à la place de Monsieur...

— Et Madame Zola n'est pas à la maison en ce moment ?

— Non, Madame... Pas aujourd'hui... Madame Zola est allée passer sa journée chez des amies à la campagne.

Lucie eut un geste de découragement et ses yeux se remplirent de larmes.

— Alors, je n'ai plus qu'à m'en aller ! murmura t'elle.

Mais tout-à-coup, le petit Pierrot, lâchant la main de sa mère, se précipita dans l'antichambre en criant :

— Monsieur Zola !... Monsieur Zola !... Maman veut vous parler....

— Pierrot !... Pierrot !... Que fais-tu ? s'écria Lucie épouvantée. Veux-tu venir ici ? Mais il était déjà trop tard, car Emile Zola était sorti de son cabinet de travail pour voir ce qui était arrivé.

— Qu'est ce qu'il y a ? demanda-t-il en s'adressant à la femme de chambre. Qui est-ce petit garçon ?

— Mais, sans donner à la servante le temps de répondre, Pierrot s'avança bravement vers lui et lui dit d'une voix assurée :

— Je m'appelle Pierre Dreyfus et je suis venu avec ma mère pour vous demander de nous aider à faire revenir papa...

— Toute confuse, Lucie s'approcha enfin avec la petite Jeanne.

Emile Zola les regarda un moment avec un air encore un peu étonné.

Puis il s'inclina légèrement devant la jeune femme et lui dit :

— Veuillez passer dans mon bureau, Madame...

— Je vous prie de m'excuser, dit Lucie en s'avançant. Mon petit garçon a fait irruption chez vous avant que j'aie eu le temps de l'en empêcher !

— C'est un garçon énergique ! remarqua l'écrivain en souriant avec indulgence.

La regardant d'un air apitoyé, elle lui dit :

(Page 1243)

— J'espère que vous ne serez pas fâché avec nous, Monsieur Zola... Votre servante m'a informé de ce que vous lui aviez dit que vous ne vouliez pas être dérangé et

— Oui, mais maintenant que le fait est accompli, il n'y a plus lieu de tenir compte de cet ordre en ce qui vous concerne, interrompit l'écrivain. Je suis prêt à vous écouter... Veuillez vous asseoir, Madame...

Tandis que la jeune femme prenait place dans un fauteuil, Emile Zola attira familièrement le petit garçon vers lui et se mit à lui caresser les cheveux.

Alors Pierrot se tourna vers sa mère et lui dit avec un air de grande fierté :

— Tu vois bien, maman, que Monsieur Zola n'est pas fâché avec moi !

Le romancier se mit à rire de bon cœur, puis il demanda à Lucie :

— Voudriez-vous m'exposer maintenant l'objet de votre visite ?

Un peu embarrassée, la jeune femme cherchait les mots pour exprimer ce qu'elle avait sur le cœur, mais son fils vint encore une fois à son aide.

— C'est très simple, dit-il. Maman et moi nous voudrions que vous nous aidiez à faire revenir mon père, Monsieur Zola.....

— Oui, Monsieur Zola, ajouta Mme Dreyfus. C'est bien cela, en somme... Je suppose que vous êtes au courant de ce qui est arrivé à mon mari, n'est-ce pas ?

— Certainement, Madame, répondit le grand écrivain en la regardant avec un air de bonté.

— Je vous assure que mon mari était entièrement innocent, Monsieur Zola... Nous avons de la fortune et mon époux n'avait aucun besoin de trahir sa patrie pour se procurer de l'argent... Et pourtant on l'a condamné en dépit de toute justice et de toute logique... J'ai lutté désespérement pour essayer de démontrer son innocence,

mais tous mes efforts sont demeurés vains... L'on ne veut pas m'écouter, parce que l'on ne veut pas que le vrai coupable soit puni..... Maintenant je n'ai plus qu'un seul espoir.....

— Et ce serait ?

— Que vous consentiez à nous venir en aide.....

— Moi ?

— Oui, Monsieur Zola... Je suppose que vous connaissez l'affaire Callas, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit l'écrivain. Et vous voudriez que je joue le rôle que Voltaire a joué dans l'affaire Callas ?

Lucie lui adressa un regard rempli d'ardeur.

— Oui, Monsieur Zola... Parce que je suis sûre de ce que tout le peuple français s'intéressera au sort de mon mari dès que l'on saura que vous êtes persuadé de son innocence et que vous vous êtes fait son défenseur..... Votre prestige est trop grand pour que le gouvernement puisse négliger d'en tenir compte.....

Le romancier hocha la tête avec un air de doute.

Ce que vous dites là est très flatteur pour moi, mais je crois que vous exagérez un peu l'influence que je serais susceptible d'avoir sur l'opinion publique... En tout cas, ce serait tout simplement ridicule de ma part que de vouloir me mettre sur le même plan que le grand Voltaire.....

— Non, Monsieur Zola, parce que vos livres sont lus par beaucoup plus de gens que les œuvres de Voltaire... Je suis convaincue de ce que vous pourriez faire beaucoup pour venir en aide à mon infortuné mari.....

— Mais comment devrais-je faire, Madame ?

— Vous adresser à la conscience du peuple, Monsieur Zola.... Quand auront paru dans quelques journaux des articles signés de vous et dans lesquels vous vous serez élevé contre l'erreur dont mon mari a été victime, vous verrez qu'il y aura tout de suite d'autres personnes qui commenceront à protester.....

Zola se mit à réfléchir.

Le petit garçon, qui était resté à côté de lui, lui prit la main et supplia :

— Oui, Monsieur Zola... Aidez-nous à faire revenir notre papa !

La petite Jeanne s'approcha à son tour de l'écrivain et répéta les paroles de son frère.

— Je serais bien heureux de pouvoir vous aider, mes petits enfants, répondit le grand homme. Mais ce n'est pas si facile que vous le croyez.....

Lucie reprit la parole.

— Sans doute y penserez-vous encore par la suite, Monsieur Zola lui dit-elle. Et vous trouverez certainement le moyen de nous venir en aide.... Vous aurez la reconnaissance d'une famille entière et vous aurez la satisfaction d'avoir mis fin à une monstrueuse injustice..... Quand on a condamné mon mari, l'on n'avait d'autre but que de trouver en lui une victime expiatoire pour calmer la juste colère du peuple à la suite de la découverte d'un crime de haute trahison... Le peuple ne pouvait naturellement pas savoir que le gouvernement le trompait et que celui que l'on avait condamné était innocent... C'est précisément cela qu'il faudrait lui apprendre maintenant, et il n'y a pas d'autre moyen pour cela que de faire publier des articles dans les journaux.....

— Sans doute... Mais la difficulté serait de trouver un journal qui consentirait à les publier.....

— Je ne peux pas croire que cette difficulté puisse être bien grande pour un homme aussi célèbre que vous, Monsieur Zola.....

— Je vous répète que vous vous exagérez mon influence, Madame.....

— Hélas ! Devons-nous donc renoncer aussi à cette dernière espérance ?... Sommes-nous à ce point abandonnés de la Providence ?

— Non..... Il ne faut pas renoncer à tout espoir, Madame Dreyfus..... Je parlerai à Clemenceau et je m'efforcerai de l'intéresser à votre cause.....

— Oui, faites cela, Monsieur Zola, afin que mes pauvres enfants ne perdent point leur papa !

— Je garderai toujours un bon souvenir de vos enfants, Madame, et je tâcherai de faire pour le mieux..... Mais il ne faut pas vous imaginer que je suis capable d'accomplir des miracles !

Les yeux de Lucie étaient tout remplis de larmes.

Elle remercia l'écrivain avec effusion et les deux enfants se jetèrent à son cou pour l'embrasser. Puis tous trois se retirèrent pour retourner chez eux.

Chapitre CLXXXII

LE COMPLOT.

Dubois était un personnage trop astucieux pour ne pas savoir se débrouiller dans n'importe quelle espèce de situation. Quand il se vit pris à son propre piège, il se mit immédiatement à chercher dans son esprit retors un moyen de faire tourner, malgré tout, l'affaire à son avantage.

S'installant bien à son aise dans un fauteuil, il croisa tranquillement ses jambes, tandis qu'un sourire de sarcasme se dessinait sur ses lèvres.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas vous aussi ? fit-il. Puisque je ne peux pas vous faire arrêter, causons avec calme....

Mais Howorka fit un pas vers l'espion et, le fixant avec un air méprisant, il lui dit :

— Il n'y a pas du tout lieu de causer... Est-ce que vous vous imaginiez donc qu'il vous suffisait de vous introduire ici pour avoir droit à une part de bénéfices dans une affaire où vous n'avez joué aucun rôle ?

— Certainement... Autrement je ne serais pas venu.

— Vous ne tarderez pas à vous en aller.....

— Je m'en irai exactement quand ça me plaîra car, quoi que vous puissiez en penser, j'ai de meilleures cartes que vous dans mon jeu.....

Howorka serra les lèvres.

— Que voulez-vous dire par là ? gronda-t'il.

A ce moment, Amy Nabot intervint en s'exclamant :

— Il veut nous intimider, voila tout !

Dubois se tourna vers elle et, la regardant fixement, il lui dit :

— Je vous conseille d'être plus polie, Madame..... Autrement, je vais être obligé de vous rappeler une discussion que vous avez eue un jour avec le colonel Esterhazy et à laquelle un hasard providentiel a voulu que j'assiste..... Ce jour-là aussi, vous m'avez manqué de respect.

Amy Nabot fit une grimace de dépit. Elle ne savait que trop bien qu'elle était effectivement à la merci de cet homme et que la fatalité qui l'avait mis en travers de son chemin juste au moment où elle était sur le point de réaliser une magnifique affaire lui avait joué un bien mauvais tour.

Par contre, Dubois s'amusait beaucoup de l'embarras que l'aventurière ne parvenait pas à dissimuler.

Il y eut un moment de silence, après quoi Howorka s'exclama soudain sur un ton impatienté :

— Eh bien parlez et dites ce que vous voulez de nous ?

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas encore

compris, Howorka ?... Vous avez pourtant l'air d'un garçon intelligent !... Je vous ai dit tout à l'heure que je voulais être intéressé dans les affaires que vous faites avec Amy Nabot..... Autrement.....

— Autrement vous nous dénoncerez tous les deux à la police, n'est-ce pas ? interrompit l'agent secret sur un ton furieux. Eh bien, si vous avez cru que vous alliez me faire peur avec cette menace, vous vous êtes trompé..... Vous pouvez très bien me dénoncer si cela peut vous faire plaisir !

— Donc, vous n'avez rien à craindre.....

— Vous savez très bien que dans notre métier on est toujours plus ou moins en danger.....

— Raison de plus pour rester unis... Mais pourquoi tant discuter, perdre tant de temps et dire des choses peu aimables ?..... C'est tout-à-fait inutile, Howorka ! Vous savez parfaitement bien que, finalement, vous serez quand même obligé d'accepter mes conditions..... Vous savez aussi que je suis tout aussi habile, dans l'exercice de notre noble profession que vous et Amy Nabot..... Vous ne perdrez donc rien en concluant une alliance avec moi.....

— En d'autres termes, vous voudriez avoir un tiers de nos bénéfices ?

— Voila qui est bien deviné, Howorka..... On dirait presque que vous avez lu dans ma pensée.

Amy Nabot bondit comme une tigresse et s'écria toute frémissante d'indignation :

— Vous n'aurez rien du tout !... Vous ne savez même pas en quoi consiste l'affaire que j'étais venu traiter ici... Votre prétention de recevoir une partie des bénéfices est donc tout simplement une tentative de chantage.

Dubois haussa les épaules.

— Ceci n'a aucune importance, fit-il. Vous avez à choisir entre moi et la police.....

— Vous paraissez oublier que c'est vous qui êtes

entre nos mains en ce moment ! rugit l'agent secret, les poings serrés de colère. Vous ne pouvez rien faire contre nous.....

Dubois lui lança un regard méprisant et demanda :

— Auriez-vous donc la prétention de me garder prisonnier ici jusqu'à ce qu'Amy Nabot ait pris le large ?

— Certainement.....

Avec le plus grand calme, Dubois mit une main dans la poche de son pantalon et en retira un revolver.

Puis il dit en scandant les mots :

— Je vous donne une minute pour réfléchir.....

— Non ! protesta Amy Nabot avec véhémence. Je ne me laisse pas intimider ainsi..... C'est moi seule qui ait tout fait pour m'emparer de ces documents ; j'ai risqué ma vie pour les avoir et je refuse de céder la moindre partie de ce qui me revient pour cette affaire.....

Juste à cet instant le timbre de la porte d'entrée retentit longuement et à plusieurs reprises successives.

— C'est un des nôtres ! s'exclama Howorka. Cette façon de sonner est un signal.... Ça veut dire qu'il y a du danger.....

Amy Nabot pâlit un peu et répéta :

— Du danger ?

— Allez donc ouvrir, s'exclama Dubois, s'adressant à l'agent secret.

Howorka hésitait encore, mais l'aventurière lui conseilla à son tour d'aller voir qui était là.

Sans répondre, l'agent secret se dirigea vers le mur et appuya sur un bouton.

Aussitôt, une porte absolument invisible quand elle était fermée s'ouvrit, montrant l'entrée d'une petite pièce meublée avec élégance.

— Entrez là dedans, fit-il Je ne veux pas qu'on vous vois.....

Dubois s'inclina avec un air moqueur devant Amy

Nabot, l'invitant à passer la première.

L'aventurière passa sans même daigner regarder l'espion qui la suivit.

Aussitôt, la porte secrète se referma sur eux.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Voyant qu'Amy Nabot n'était point disposée à causer avec lui et comme, par ailleurs, il fallait éviter de faire du bruit, l'espion avait tiré un journal de sa poche et s'était mis à le lire avec son calme habituel.

Par contre, l'aventurière paraissait fort inquiète. Elle était toute pâle et elle tremblait de tous ses membres.

Bientôt, la porte secrète s'ouvrit de nouveau et Howorka apparut, faisant signe aux deux autres de sortir de la petite pièce.

Amy Nabot vit alors qu'il y avait une autre personne dans le bureau de l'agent secret.

C'était le vieux portier du music-hall.

– Qu'est-il arrivé ? interrogea l'aventurière.

— Nous sommes découverts ! répondit l'agent secret avec un air lugubre.

Presque défaillante, Amy Nabot se laissa tomber sur une chaise.

— Oui, confirma le vieux portier. La police vous recherche.....

Amy Nabot se cacha le visage dans ses mains et éclata en sanglots.

— Mon Dieu ! gémissait-elle. Que faire ?..... Nous sommes perdus !

Dubois éclata de rire et haussa les épaules.

— Quelle bêtise ! s'exclama-t'il. Nous ne sommes pas perdus du tout !

L'aventurière le regarda avec étonnement.

— Vous croyez que nous pouvons encore nous sauver ? demanda-t'elle, les yeux pleins de larmes.

Howorka commençait à reprendre son sang-froid.

— Il faut que vous disparaissiez au plus vite recommanda-t'il.

— Certainement ! dit le vieux portier. Le directeur est de cet avis aussi... Il m'a chargé de vous dire qu'il fallait que vous partiez tout de suite, et surtout que vous ne reveniez pas au théâtre.....

— Qui peut nous avoir trahis ? demanda l'aventurière en regardant Howorka avec un air effaré.

— Ne perdez donc pas votre temps à poser des questions idiotes s'écria Dubois. Occupez-vous plutôt de sauver votre peau !

— Evidemment, approuva l'agent secret. Il faut quitter Vienne au plus vite....

— C'est facile à dire, pleurnicha Amy Nabot. Mais je ne vois pas du tout comment je vais faire pour quitter Vienne... Toutes les gares doivent être surveillées.....

— Sacrebleu ! s'exclama Howorka, exaspéré. On dirait que c'est la première fois que vous vous trouvez dans une semblable aventure... Ne faites donc pas l'enfant...

Mais Dubois s'approcha d'elle et lui passant son bras autour de la taille, il lui dit sur un ton protecteur :

— Allons, ne pleurez pas... Vous êtes dans une situation terrible, c'est vrai, mais vous avez auprès de vous un ami dévoué qui vous sauvera...

— Un ami dévoué ? répéta Amy Nabot sans comprendre.

— Certainement... Je m'engage à vous reconduire saine et sauve jusqu'à Paris même si toute la police d'Autriche et de Hongrie est à vos trousses...

— Vraiment ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur... Vous voyez donc que vous pouvez remercier le diable d'avoir fait en sorte que je vous rencontre aujourd'hui !... Mais

j'espère qu'à l'avenir vous vous montrerez un peu plus gentille envers moi que vous ne l'avez été jusqu'à présent !

Amy Nabot remit vivement son manteau et son chapeau qu'elle avait enlevés en arrivant.

Attendez un peu ! lui dit Dubois en riant. Ce n'est pas de cette façon-là que vous devez vous habiller !

— Est-ce qu'il faut donc que je me déguise ?

— Certainement... Autrement, comment pourriez-vous échapper à la vigilance de la police.

Pendant ce temps, Howorka avait ouvert une grande armoire dans laquelle des costumes masculins et féminins de toute espèce se trouvaient suspendus.

— Voila tout ce que je possède en fait de travestis, fit-il. Faites votre choix, mais dépêchez-vous.....

— Bien, répondit Dubois... Nous allons habiller Amy Nabot en paysanne... Ça lui ira parfaitement... Moi aussi, je me déguiserai en paysan... De cette façon, nous pourrons aller à pied et sans nous faire remarquer jusqu'à un village quelconque où nous prendrons le train...

Ils se travestirent rapidement et, quand ils furent prêts et qu'ils se regardèrent dans la glace, ils ne purent s'empêcher de rire, malgré l'extrême gravité de la situation où ils se trouvaient.

Howorka, qui avait reprit tout son calme dit avec un air satisfait :

— L'idée de Dubois était vraiment excellente... Il est certain que, tels que vous êtes maintenant, personne ne pourrait vous reconnaître...

— Ne trouvez-vous donc pas qu'Amy Nabot est superbe ? fit l'espion d'un ton de bonne humeur. Cette perruque blonde avec les longues tresses lui va à merveille... On ne lui donnerait pas plus de vingt ans !

— Je crois que ce n'est pas le moment de faire des compliments, dit l'aventurière. Allons nous en...

— Soit, répondit tranquillement Dubois. Mais n'oubliez pas la chose principale, je vous prie...

Amy Nabot prit le sac qu'elle avait volé au malheureux comte Ilitch et la cacha dans une vieille valise que Howorka lui avait donnée.

Dubois s'empara aussitôt de la valise en disant :

— Il vaut mieux que ce soit moi qui la tienne...

Amy Nabot aurait voulu protester, mais elle comprit que celà aurait été inutile.

— Au revoir, Howorka, dit-elle en serrant la main de l'agent secret.

Quant à Dubois il prit congé de lui en ces termes :

— Au revoir mon cher !... A une meilleure occasion!

— Et pour où partez-vous ? demanda Howorka.

— Je crois que nous irons en Suisse, répondit Dubois. Je crois que c'est là que nous serons le plus tranquilles...

— Bien... Envoyez-moi de vos nouvelles... Vous connaissez le code secret, n'est-ce pas ?

— Naturellement...

— Eh bien, je vous souhaite bon voyage...

Dubois hésita un instant, puis il dit :

— J'allais oublier de vous demander un petit acompte... Il nous faudra de l'argent pour le voyage...

Howorka se mordit les lèvres, car il était très avare.

— Un acompte ? fit-il. En avez-vous réellement besoin ?

— Naturellement...

— Oui, donnez-nous quelque chose, ajouta Amy Nabot. L'argent vous sera renvoyé de Paris...

Comme à regret, Howorka ouvrit un tiroir, en tira une liasse de billets de cent couronnes et se mit à les compter lentement.

— Donnez-nous mille couronnes ! dit Dubois. C'est bien le moins avec quoi nous puissions nous arranger...

L'agent secret laissa échapper un soupir, remit les billets de cent couronnes dans le tiroir et en tira un de mille qu'il remit à l'espion.

Ce dernier plia négligemment le précieux papier en quatre et le glissa dans une poche de son gilet.

Puis après avoir salué une dernière fois l'agent, il sortit avec l'aventurière.

Chapitre CLXXXIII.

LA SITUATION DEVIENT DIFFICILE

Le commandant du Paty n'avait plus eu un instant de tranquillité depuis qu'il était allé chez le juge d'instruction avec Gaston.

Il était très effrayé des menaces qui lui avaient été faites et il ne cessait de se demander comment il allait s'arranger pour se tirer d'affaire.

Il ne pouvait se figurer ce qui allait se passer quand ses supérieurs, qui avaient toujours vu en lui un homme d'honneur, découvriraient qu'il n'était en réalité qu'un odieux hypocrite.

Et la cause de tout celà était l'aveugle passion dont il s'était pris pour Lucie Dreyfus !

Jamais dans sa vie une femme n'avait fait sur lui une si forte impression !... Sa dernière rencontre avec elle avait encore avivé la flamme qui le dévorait sans trêve ni répit. Mais il était aussi tourmenté par la crainte que la dénonciation faite par la jeune femme soit un jour ou l'autre reconnue par ses supérieurs.

Depuis quelques temps, il passait ses nuits dans de terribles insomnies et il avait tellement changé que ses collègues avaient l'impression qu'il était devenu malade.

Un jour, il était venu à son bureau plus tôt que d'habitude et il se mit à examiner la correspondance qui était assez abondante.

Tout-à-coup, il pâlit.

Sur une grande enveloppe jaune, il venait de voir les mots : « Tribunal de Paris ».

Il se mit à trembler de tous ses membres et son front se couvrit de sueur.

Cette enveloppe devait certainement contenir une communication adressée au ministre à la suite de la plainte portée contre lui par Lucie Dreyfus.

Au moment où il allait ouvrir l'enveloppe, il entendit des pas qui s'approchaient.

Sans perdre un instant, il glissa prestement le pli dans sa poche.

La personne qui entrait était le lieutenant Conté, un de ses subordonnés, qui eut un geste de surprise en voyant que le commandant était déjà là.

Du Paty lui fit signe de s'approcher, puis il lui dit sur un ton amical :

— J'espérais vous trouvez ici, lieutenant... Aujourd'hui, j'ai plusieurs rendez-vous très importants et je voudrais me débarrasser le plus vite possible de la menue besogne...

— Dans ce cas, je regrette vivement d'être venu un peu en retard, mon commandant, dit le jeune officier avec un air contraint, mais...

— Oh, ça n'a pas d'importance ! interrompit du Paty avec un aimable sourire. Mais je n'ai pas le temps de m'occuper de la correspondance... Voulez-vous vous en charger à ma place ?

— Avec plaisir, mon commandant...

— Merci beaucoup... Au revoir !

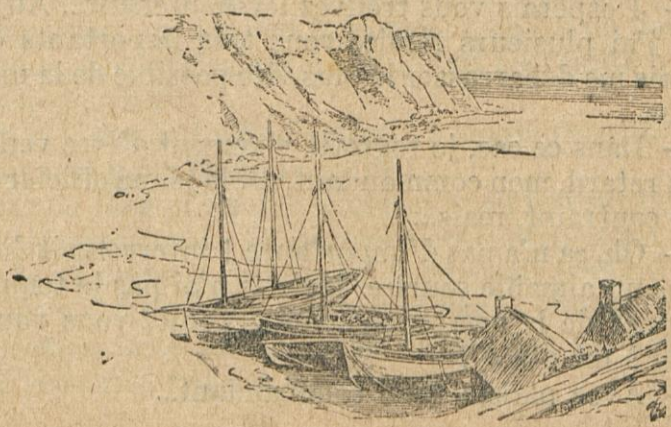
Ce disant du Paty sortit en hâte.

Dès qu'il fut dehors, il tira de sa poche le message du Palais de Justice et l'ouvrit.

Dès qu'il eut pris connaissance de la communication, son visage s'éclaira d'un sourire.

— Je suis sauvé ! se dit-il avec joie. La plainte de Lucie Dreyfus ne peut pas me faire de tort pour le moment...

Il se sentait de nouveau calme et maître de soi car il était persuadé de ce qu'il pourrait facilement éviter le danger, du moins pour quelque temps.

Quant à l'avenir, il ne pensait pas qu'il y avait lieu de s'en inquiéter non plus car il comptait bien prendre ses précautions à temps pour éviter une catastrophe.

D'ailleurs, il lui restait toujours la ressource de retourner chez Lucie et de lui faire des excuses. Les femmes ont le cœur sensible et elles refusent rarement de pardonner à un pêcheur repenti.